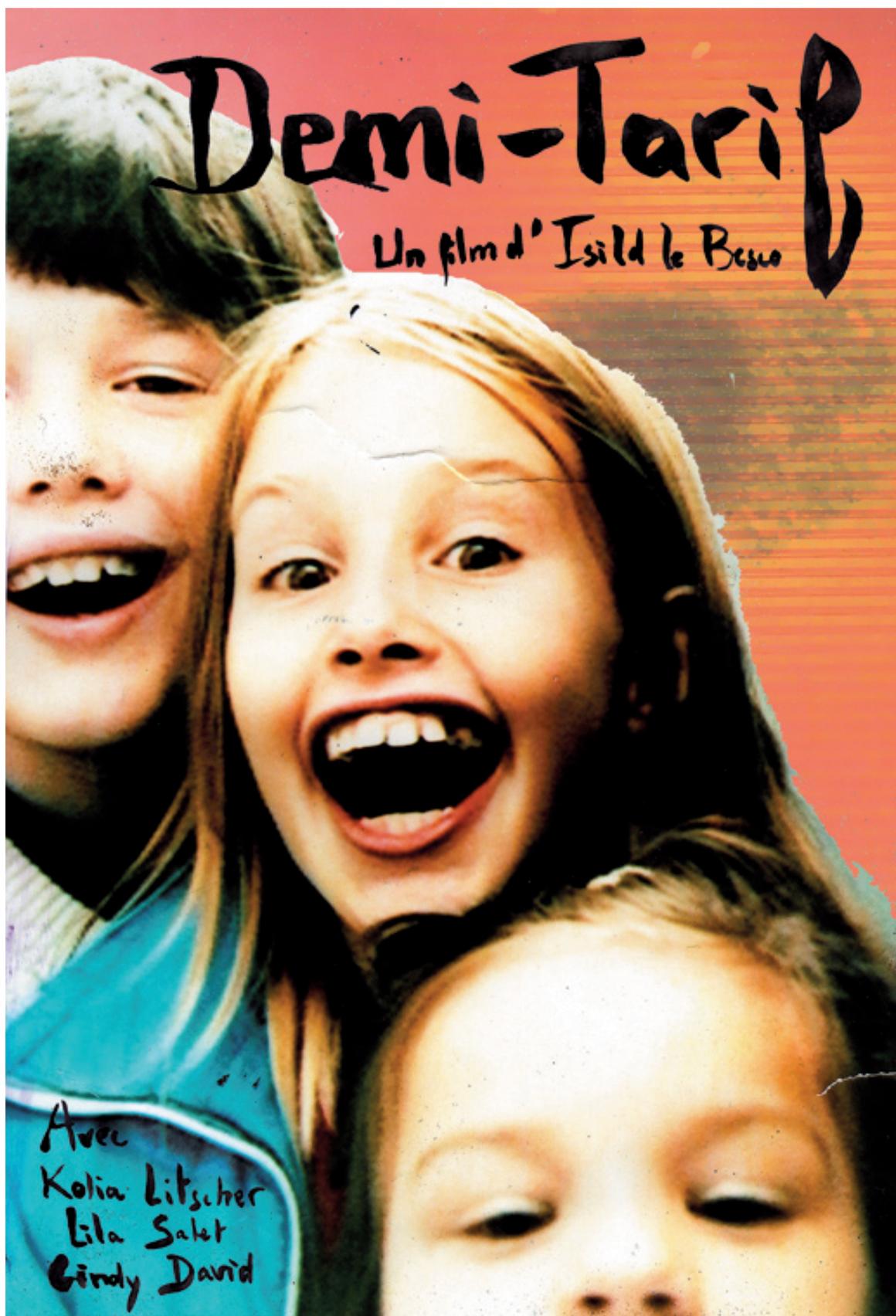


SANGSHO



DOSSIER DE PRESSE

Libération

cinéma

LIBERATION MERCREDI 11 FÉVRIER 2004

p. III, à l'affiche
«Blueberry»
hippie

Vue par Jan Kounen,
la BD culte de Charlier
prend des allures
de trip existentiel.

p. IV, à l'affiche
Marc Recha
fait le vide

Dans «les Mains vides»,
l'audacieux Catalan
impose son regard
épuré et distant.

p. X, zoom
Toulouse fête sa
cinémathèque

40 ans salués par
l'ouverture d'un centre
de conservation
et de recherche.

Les liens du sans

Entre fiction
et autobiographie,
l'actrice Isild
Le Besco imagine
en vidéo
une étrange île
aux enfants
abandonnés.

Demi-tarif

d'Isild Le Besco,
avec Kolin Lisssien, Lila Salet,
Cindy David... 1h03

Présenté en
janvier au
festival
Premiers
plans
d'Angers

où il a d'ailleurs reçu un prix,
Demi-tarif a déclenché une
tempête d'hostilité, Isild Le
Besco se faisant siffler sur scène.
Pourquoi tant de haine? ●●●

... Pendant l'heure que dure ce moyen métrage tourné en vidéo, trois enfants livrés à eux-mêmes tentent de survivre à l'abandon parental. En voix off, Isild Le Besco parle de celle qu'on ne verra jamais, «elle», la mère indigne partie on ne sait où, laissant à sa progéniture les

clefs de la maison et trois sous pour faire les courses. A aucun moment le pacte liant la jeune fille, son film et le public n'est clarifié. S'agit-il d'une expérimentation amusante de retour à la vie sauvage avec les marmots de quelques amis consentant à s'enduire de Nu-

tella? De l'évocation fictionnelle d'un traumatisme autobiographique, l'abandon au long cours, la vie «sans famille» profondément déréglée?

Pas d'explication. Le film prend les événements par le milieu et les laisse en route, rien n'est expliqué, trois enfants privés d'amour et de manger dérivent dans l'indifférence générale, volent, ne dorment plus, crèvent de froid quand EDF coupe le courant, se laissent recouvrir par la vermine et néanmoins font face aux rares interrogations ambiantes, un peu désolés, un peu rigolards. Ce que, sans le savoir, le public angevin sifflait, c'était d'avoir été pris à l'arraché dans une poisse dont personne n'aurait su dire si elle relevait d'un cri primal psychanalytique ou d'une provocation pure et simple. On ne peut, malgré tout, faire comme si l'on ne savait rien. Ne serait-ce qu'en raison du spectacle de la sœur d'Isild Le Besco, Maïwenn, en 2002, au Café de la Gare, le *One Mai Show*, violent réquisitoire contre une mère qu'elle dépeignait en comédienne ratée et un père guitariste devenu gardien de nuit de parking. La mère «réelle» que le film assigne en l'absentant n'est autre que Catherine Belkhodja, qui fut la Laura du *Level Five* de Chris Marker, aujourd'hui coproductrice de *Demi-tarif* et parfois animatrice des débats après projection.

Une résurgence. Une chose est sûre: Maïwenn et Isild, l'une sur scène, l'autre à l'écran, ont des souvenirs similaires, l'autonomie précoce et forcée, une débrouillardise brouillonne, mal fagotée. Dans *Demi-tarif*, le ton n'est pas au réquisitoire, plutôt à la résurgence cocteauïsante (façon *Enfants terribles*), une sorte de *Peter Pan* sans fée où garçonnet et fillettes pataugent dans les fontaines de Paris, s'infiltrant clandestinement au cinéma et se trémoussent nus dans la cour de l'immeuble pour attraper mal.

Le film est un morceau d'art brut tombé du subconscient très conscient d'une jeune fille douée qui ne dégingole pas en enfance mais en fait durer les sensations amères. Cette origine morveuse n'a pas l'aura réconfortante qui fit se pâmer le public devant *Ette et avoir* de Nicolas Philibert, elle a même, dans son obstination têtue à surmonter la désinvolture des adultes, sa polissonnerie voyou, quelque chose de scandaleux. Car, qu'ils manquent ou envahissent, il faut bien envisager un jour ou l'autre de je-

«Les pingouins ont pris le pouvoir»

PAR CHRIS MARKER

Le mercredi 5 mars 2003, Chris Marker, 82 ans, l'auteur de *la Jetée* ou de *Sans soleil*, écrivait dans *Libération* son admiration pour *Demi-Tarif*, ce film clandestin qu'à l'époque pas grand monde n'avait vu. Il persiste et précise son propos.

«Lorsque j'ai annoncé dans *Libé* - on a le goût du scoop, ou pas - l'émergence d'une nouvelle nouvelle vague dont *Demi-Tarif* serait l'*A bout de souffle*, beaucoup m'ont fait l'amitié d'aller voir l'objet en question, et s'en sont bien trouvés, mais quelques esprits curieux sont revenus me demander ce que j'entendais au juste parla.

«Evidemment, il n'y a ni *Belmondo* ni *Jean Seberg*, ni crime, ni poursuite, ni même le *Herald Tribune*, et pour expliquer que je n'avais pas ce jour-

Demi-Tarif. J'avais vu, nous avons tous vu beaucoup d'enfants au cinéma, quelquefois géniaux, et filmés par des génies. Mais même les génies ne peuvent pas oublier d'être des adultes et de filmer les enfants en plongée. A la glorieuse époque du cinéma militant, j'avais un jour expliqué à mes camarades ouvriers que les vrais films sur leur condition, il faudrait qu'ils se décarcassent pour les faire eux-mêmes, parce que les vrais films sur les pingouins ne seraient convaincants que le jour où un pingouin saurait se servir d'une caméra.

«Nous y voilà: grâce à la caméra DV, les pingouins ont pris le pouvoir, et ce côté "vie des bêtes" de *Demi-Tarif* nous permet de voir ce qu'on n'avait jamais vu: les enfants comme ils sont entre eux, quand

il n'y a aucun regard d'adulte, même bienveillant, même subtil, pour modifier la chose filmée. D'où un autre péril: que

«Il faut que je revienne sur un moment de ma vie. Le moment même où j'ai vu *A bout de souffle* pour la première fois.»

là forcé sur la vodka, il faut que je revienne sur un moment de ma vie. Le moment même où j'ai vu *A bout de souffle* pour la première fois.

«Car ce n'est pas une comparaison film à film que j'avais en tête, c'était une comparaison "moment à moment". Je nous revois sur le trottoir de l'avenue Mac-Mahon, c'était la fin du jour, il y avait là Agnès Varda, Paul Paviot et quand, plus tard, nous avons comparé nos souvenirs, ce qui nous avait frappés, c'était de nous entendre parler plus vite et plus fort que d'habitude, comme si quelque chose venait de nous arriver qui était de l'ordre de l'urgence, du message à faire passer tout de suite. En gros, ce message était "ce qu'on vient de voir, on ne la jamais vu avant sur un écran".

d'autres s'exclament, "mais c'est tout simple, on n'a qu'à leur mettre une caméra entre les pattes, et on aura à volonté l'enfance que vous réclamiez, l'enfance brute". Ceux-là, il faudrait qu'ils fassent l'effort d'imaginer la somme du travail par lequel une jeune fille vivant encore dans l'écho de son enfance a trouvé le talent et l'énergie de reconstruire, avec d'autres enfants, dans des lieux choisis et organisés, selon un rythme et un style qui sont à elle, pas au hasard ni à la chance, des moments d'une vie encore assez proche pour qu'elle y fasse passer la vibration de la vérité captée, et déjà assez éloignée pour qu'elle sache en mesurer les pleins et les déliés.

«Ce n'est pas de la télé-réalité que nous offre la même Le



Deux gamines et leur frère (joué par le petit frère d'Isild Le Besco)

Isild Le Besco détaille la genèse de «Demi-tarif», «J'ai repris mes lits

A 21 ans, Isild Le Besco a déjà quelques années d'actrice derrière elle, jouant chez Emmanuelle Béart, Benoît Jacquot, Cédric Kahn... Elle a mis cinq ans pour concevoir, écrire, réaliser et sortir *Demi-tarif*, de A à Z. Explications.
«Depuis toujours, j'ai voulu être actrice et réalisatrice. Pas seulement servir à quelque chose, mais fabriquer quelque chose. C'est devenu une urgence. J'ai écrit ce récit à 16 ans et, peu à peu, je l'ai réalisé. Quand j'ai voulu faire un film, cela passait forcément par des enfants. Car la seule chose que je pouvais faire était filmer une chose vraie, donc des enfants. C'était la première fois: je ne pouvais pas me cacher. Ces enfants, c'était moi, ma vérité physique et organique.

de flottement a rendu ce film d'autant plus évident et vital. C'était la façon de m'en sortir. Un ami m'a d'abord prêté sa caméra DV pendant trois jours. On s'est mis chez moi, ou dans la rue à côté. J'ai repris mes lits superposés de l'enfance et j'ai acheté des décors et des habits chez Guerrisold. On a tourné en un an sur quatre week-ends de trois jours, à chaque saison, dans l'ordre du film: été, automne, hiver, printemps. La seule chose que je préparais, c'était le menu des enfants pour ces week-ends, ou les cassettes vidéo qu'ils verraient, les habits qu'ils mettraient. Un programme très concret. Le film est devenu l'enregistrement de cette matière-là. J'avais en tête des situations, mais pas une histoire exacte.
«Pour les enfants, j'ai choisi mon petit frère. Kolia qui veut

une dureté qui m'a plu. L'aînée est la fille d'un ami, très séductrice, elle m'a fait son cinéma pour avoir le rôle. Et j'aime bien ses dents en avant. Je ne voulais pas faire de casting, surtout d'enfants, c'est horrible: comme des animaux que l'on choisit à la foire. Il fallait plutôt que ces trois enfants me tombent du ciel, et que je les trouve beaux, chacun et ensemble.
«Je ne voulais pas attendre les financements. J'étais dans l'urgence de travailler avec rien, comme un peintre ou un écrivain. Sur le tournage, j'aurais aimé ne pas être hystérique, mais je n'ai pas réussi. Avec les enfants, on était d'égal à égal, donnant-donnant. Il fallait faire attention à ne pas passer les limites nerveuses et physiques. Alors, on se calmait mutuellement. Mais à la fin, c'était vraiment

auquel elle a consacré cinq ans. superposés»

destin, non déclaré, sans l'agrément du Centre national du cinéma. Je ne voulais pas perdre mon énergie avec ça. Je me suis débrouillée, et les gens, en général, ont été généreux. Le seul moment vraiment limite, c'est lors de la scène sous l'eau, dans la piscine. Les voisins ont eu peur, ils ont appelé les flics. Ce film est un absolu, je ne l'ai pas lâché d'une semelle. J'ai beaucoup appris, surtout au montage. Maintenant je sais ce qu'est un film, et je me suis trouvée. Ça vient du profond de moi, c'est à moi.
«Je ne peux pas dire que c'est ma vie. J'ai un père, qui ne m'a pas lâchée. J'ai une mère, qui était présente, trop peut-être. C'est vrai que j'ai eu parfois un sentiment d'abandon, mais pas un ressentiment. Ce n'est pas un règlement de comptes avec ma mère. J'étais une vovou, une petite guerrière.

vu, elle l'a aimé, elle m'a aidée. Comme si elle avait besoin d'être présente pour annuler son absence du film. Dans le film, je n'ai voulu aucun adulte: si les enfants avaient joué avec un adulte, cela aurait immédiatement fait faux.
«La dernière chose qui est venue, c'est ma voix, off, sur les images, lisant le texte que j'avais écrit, ma façon de prendre en charge ces images, de donner la main au film: cette voix conduit au film, conduit le film. Pas de pathos, pas d'explication, juste un récit de mes sentiments.
«Je ne suis pas devenue cinéaste. En tout cas, ce n'est pas une certitude. Mais j'ai compris une chose: le rapport que le cinéma possède avec la vérité. Il faut que la pellicule s'imprime avec évidence. Cette évidence peut revenir pour un autre film, mais je veux rester

Motivé



La grande passion
d'Isild Le Besco :
"fabriquer".

joué. Quand on veut comprendre un tableau, on n'interroge pas les pinceaux..." Cela est dit d'une voix douce et blonde, avec un sourire à ensoleiller ce salon de thé du Marais encore peu fréquenté en fin de matinée. Elle nous a donné rendez-vous là pour parler, sans boudier cette fois, de *Demi-tarif*, SON film. Un bébé fragile filmé sans filet ; une œuvre en liberté sur trois enfants qui ne le sont pas moins. Pourquoi *Demi-tarif*? Au départ, à cause d'une scène où ces frères et sœurs demandaient un carnet de tickets de métro famille nombreuse. La séquence sauta, mais le titre resta car, dans leur cas, la réduction concerne avant tout le temps maternel. Un garçon de 10 ans (interprété par le propre frère d'Isild), une sirène blonde de 8 ans et une petite dernière vivent seuls dans un pas très grand appartement, sans maman. Ils ne sont pas tristes. C'est comme ça, c'est tout. Ils jouent. Ils se brossent les dents. Ils font le dîner à tour de rôle, chapardent au Monop' du coin et répondent au téléphone que leur mère vient juste de sortir descendre la poubelle. Film de débrouille, cette première réalisation d'Isild Le Besco l'est donc à plusieurs titres. Parce que le quotidien de cette drôle de petite famille soudée par l'absence n'est fait que de petits arrangements avec la vie, la ville, et les propres souvenirs d'Isild (racontés de manière autrement plus acide, sur scène, par sa sœur, Maiwenn). Et parce que cette jeune femme de 21 ans y a consacré quatre ans de sa vie : elle l'a écrit, filmé, monté dans son appartement et produit toute seule, à l'arraché, décidant de tout, y compris de la photo pour l'affiche. On s'en aperçoit maintenant : sous les mèches fines et claires, le front lisse et bombé, le regard est sacrément buté. Comme celui de Cindy (qui joue la plus petite), "castée" par hasard dans une boum. La gamine dansait, seule au milieu de la pièce, indifférente aux autres. Un côté "j'en ai rien à foutre" qui séduisit d'emblée la réalisatrice. Elle aussi avoue pouvoir se désintéresser totalement de la plupart des choses. Sa seule passion : "fabriquer". Quel joli verbe ! Il va si bien à cet ange tendre et volontaire, aux doigts tachés de peinture, qui rêve d'avoir un grand atelier, engloutit du fromage blanc au miel en vous remerciant d'avoir compris son film puis vous embrasse spontanément avant d'enfourcher son vélo. Un ange est passé... à la réalisation.

Guillemette Olivier

"Demi-tarif", d'Isild Le Besco, Grand Action, 5, rue des Ecoles, 5^e, 01-43-29-44-40. A partir du 11 fév. Autour du film, le Grand Action propose aussi une jolie programmation d'une vingtaine de films sur le thème "Enfance et adolescence au cinéma".

Cinéma

Isild, marquise des anges

"Demi-tarif" est sa première œuvre. Un film de débrouille et de talent. Rencontre avec Isild Le Besco, qui, depuis quatre ans, se laisse pousser... les ailes du désir.

Isild n'est pas débile. Insolente entrée en matière ? Non, puisque c'est elle-même qui le précise, consciente que certains ne se souviennent que des interviews où, c'est vrai, elle boudait, maladroitement et mal embouchée. Ce n'était pas du caprice de la part de cette actrice découverte à 15 ans dans *La Puce*, d'Emmanuelle Bercot, et confirmée dans les films de Benoît Jacquot ou le *Roberto Succo* de Cédric Kahn. Isild Le Besco n'est pas capricieuse. Car elle adhérerait ainsi à un schéma de jeune carriériste qui l'insupporte tant dans ce métier où l'on vous demande de "venir aux castings en minijupe". Non, elle pense juste qu'un film doit être expliqué, défendu par son réalisateur. Les acteurs ? "Des instruments qui n'ont plus rien à dire une fois qu'ils ont



Demi-tarif

Autobiographie sauvageonne d'Isild Le Besco.



Trois enfants, 7, 8 et 9 ans, s'arrangent tant bien que mal avec les éclipses de leur mère jamais à la maison et

l'absence totale de leurs pères respectifs. Dans un téléfilm, ce serait un sujet de société, toutes alarmes sonnées : l'enfance sacagée par l'inconséquence des adultes, etc. Or pour ses premiers pas de réalisatrice, Isild Le Besco (la jeune actrice de *La Puce* et de *Sade*) se situe d'emblée au-delà, ou en deçà du jugement, de plain-pied avec les trois petits frère et sœurs livrés à eux-mêmes.

La défection parentale est montrée à la fois comme une catastrophe et une aubaine. Mal fagotés, nourris au cacao en poudre, les mômes se livrent à des 400 coups pas vraiment de leur âge : ils sortent en pyjama dans le froid pour attraper la fièvre et éviter l'école, resquillent au ciné, chipent dans les magasins et mendient dans le métro. Le film,

Trois mioches livrés à eux-mêmes : une catastrophe et une aubaine.

très chaloupé (caméra à l'épaule), le souffle fort, aligne ces écarts comme autant de petits vertiges. Pas d'autre progression que celle de l'angoisse éventuellement ressentie par le spectateur devant cette marmaille en déréliction ; pas de repère temporel, si ce n'est les mots off d'Isild Le Besco, à l'imparfait autobiographique. Ce coup d'essai postule à la catégorie « pur cinéma » et passe bien la rampe, mais plutôt comme un court métrage XL (quelques longueurs) qui parvient à faire remonter à la surface d'une situation très particulière un fond largement partagé de griserie enfantine.

Louis Guichard

Français (1h03). Réalisation, scénario et montage : Isild Le Besco. Image : Jowan Le Besco. Son : Frank Desmoulin. Avec : Kofia Litscher, Lila Satet, Cindy David. Prod. et distr. : Karedas.

Demi-Tarif d'ISILD LE BESCO

L'histoire sans fin

par MIA HANSEN-LØVE



profitent du temps de trop. Ils se déguisent, se maquillent, s'occupent en occupant l'appartement, et quand ils en ont marre d'être enfermés ils vont dans la rue, ils font les quatre cent coups, passant ainsi un temps infini à inventer des jeux. Pouilleux, débraillés, ils arrivent en retard à l'école. Leur mère les néglige, et quand il n'y a plus d'argent, ils volent, et même ça les amuse follement d'aller mendier dans le métro.

Dans un film plus conventionnel, on attendrait un terme à cette histoire, la catastrophe s'annoncerait imminente. Les enfants seraient découverts, séparés, et recueillis par la DDASS. Cela pourrait aussi finir comme dans *Immocents* de Bertolucci, où la cellule à trois est enfin brisée par un projectile lancé contre la fenêtre, ce jet de pierre qui sonne comme un rappel à l'ordre du réel. Le film aurait pu aussi se donner la tâche d'expliquer comment ces enfants abandonnés ont souffert d'être mal aimés, de grandir trop vite. Mais les enfants de *Demi-Tarif* ne se comportent jamais comme des grandes personnes et, pour survivre, ils ne font que jouer aux adultes, sans jamais le devenir. S'ils souffrent, cette souffrance, commune, indissociable du bonheur, ne convoque ni plainte, ni regret, ni colère.

Bien que la jeune réalisatrice se trouve elle-même à mi-chemin entre l'enfance et l'âge adulte, le film ne décrit pas la transition d'un âge à l'autre. Au contraire, dispensée d'une conscience d'adulte, et sans payer sa place, même au tarif réduit, pour le cinéma, Isild Le Besco fait passer l'enfance, telle quelle, « direct » dans le cinéma. Ainsi la grande sœur roublarde du film entre-t-elle par effraction dans la salle de cinéma. Prétextant avoir oublié son écharpe, elle franchit la barrière de contrôle – les hôtes et les hôtesse de l'UGC Ciné Cité –, puis va à l'escalier de service, coince la porte avec sa chaussure, et ouvre à son frère et à sa sœur qui l'attendent en haut.

La beauté de *Demi-Tarif* vient de ce qu'il se place résolument dans l'enfance, sans se demander d'abord par quelle porte en sortir ni par laquelle y revenir. Comme l'enfant par le jouet ou par le jeu, Isild Le Besco, peu inquiète de cinéma, se laisse absorber

▶ par son objet (un rapport ludique aux choses filmées, qu'un usage heureux de la DV favorise). Cette insouciance témoigne d'une même confiance en soi que celle que confère aux actrices de cinéma la première fois. L'actrice qui ne s'est encore jamais vue jouera avec une assurance et une tranquillité qui ne sont plus garanties à l'actrice déjà expérimentée. Peu consciente d'elle-même, la jeune réalisatrice est tout entière dans l'acte de la réalisation, comme l'enfant, ou comme la jeune actrice, est toute entière dans l'acte du jeu.

Les enfants du film investissent le temps qui leur est, par un défaut d'éducation, offert. L'explorant avec eux, Isild Le Besco le réinvente en soudant, avec une véritable intuition poétique, des moments entre eux – non pas des scènes. La voix invocatrice, la sienne, qui les soutient ne supporte aucun discours, pas plus qu'elle n'oriente. L'enfance ici n'a ni début ni fin, c'est un territoire, vaste mais clos, une demeure que la réalisatrice nous fait littéralement visiter. Aussi l'heure que dure le film ressemble-t-elle à « une heure d'enfant », pour reprendre l'expression de Brautigan : « *Nous étions assis sur le caniveau, à ne rien faire. Peut-être attendions-nous la sorcière, ou que quelque chose se passe, qui nous délivrerait du caniveau. Nous étions assis là, depuis près d'une heure : en heure d'enfant.* » *La Vengeance de la pelouse*. L'heure d'enfant, c'est le temps brut, indivis, plein, foncièrement immesurable. Une heure d'enfant ne se définit que comme durée, elle est pure jouissance de la durée, jamais de l'instant : il semble que pour les adultes, ce soit plutôt l'inverse.

S'il est une expérience comparable à celle de l'enfant, c'est sans doute la pratique d'un art, ici la réalisation et, plus précisément, du montage. Plus que toute autre étape dans la fabrication d'un film, le montage donne à revivre la joie de la durée, plaisir à faire et à défaire. Le réalisateur et le monteur – ici, la même personne – s'oublie dans leur concentration, dans leur foi sereine, et indispensable à l'émergence du film qui demeure encore fictif. Le temps ne passe plus. Le silence, dense et souverain, a ses lois secrètes, et, qu'il s'agisse d'enfants ou de cinéastes, il est soumis à l'urgence parfois inexplicable de faire du temps la terre adoptive. ■

DEMI-TARIF

France, 2003

Réalisation, scénario, montage : Isild Le Besco

Interprétation : Kolia Litscher, Lila Salet, Cindy David.

Image : Jowan Le Besco

Son : Frank Desmoulins, Daniel Sobrino

Production et distribution : Karedas

Durée : 1h03

Sortie : 11 février

L'exclusion du royaume de l'enfance est tantôt vécue comme un exil, tantôt comme l'accession peu naturelle à une maturité souhaitable. Du fait du jeune âge de sa réalisatrice, peut-être, *Demi-Tarif* déjoue cette alternative. D'instinct, Isild Le Besco comprend aussi qu'on ne dévoile pas l'enfance en guettant une intériorité chimérique. Plutôt que de la traiter comme un contenu qu'il faudrait sonder, elle décrit l'enfance dans sa relation au temps. Car c'est bien d'une certaine expérience du temps qu'il s'agit, et rendre compte de cette expérience, c'est presque élucider le mystère de sa douceur insensée.

Trois enfants, deux sœurs et un frère, sont livrés à eux-mêmes. Le père vit ailleurs. La mère vient aux intervalles les plus éloignés possibles. Les enfants l'attendent, et

Le tableau douloureux d'une enfance meurtrie

LES IMAGES semblent sorties d'un rêve. Le rêve éveillé de la narratrice, la jeune Isild Le Besco (21 ans), déjà connue pour son talent d'actrice (*La Puce*, *Roberto Succo*, *Le Coût de la vie...*) et qui livre ici son premier long métrage de réalisatrice. Fortement autobiographique, ce film singulier relate, dans une sorte de présent perpétuel, la vie de trois frères et sœurs en autarcie, livrés à eux-mêmes, dans un appartement déserté par leurs parents. Cette même base familiale inspira sa sœur, Maïwenn Le Besco, pour son one woman show, *Le Pois chiche*.

Exclue du cadre, l'auteure (réalisatrice, scénariste et monteuse du film) garde une présence forte tout au long du film, par le truchement de sa voix. Elle raconte cette histoire d'enfance, sans début ni fin, où le temps viendrait s'échouer. Douce, mélancolique, presque chuchotée, cette voix adulte et enfantine à la fois accompagne son sujet en off, dans une posture qui frôle la schizophrénie. Assistant les enfants, elle s'insère dans les images, brouillant les frontières de la fiction.

MOMENTS DE TRISTESSE PROFONDE

Trois ans durant, dans un rapport de proximité et de tendresse intenses, Isild Le Besco a filmé ces enfants comme trois corps n'en faisant qu'un, unis par un amour fou et un sentiment de solitude déchirant, qui nourrirait chez eux une capacité à s'inventer des mondes. Grande coupable de cette souffrance, la mère, monstre adoré, qui leur rendait de temps à autre une visite, reste constamment hors-champ.

Avec des images sombres, traversées par des scintillements, la réalisatrice restitue un splendide tableau de l'enfance, sous forme d'une

errance amoureuse rythmée par le quotidien des enfants : jeux, déguisements, batailles, jeux pour entrer sans payer au cinéma, ruses pour quémander de l'argent dans le métro, vols dans les magasins, moments de tristesse profonde...

La fragilité du dispositif de filmage et de montage, qui se retrouve jusque dans la stratégie de presse et de distribution du film, orchestrée par Jean-Max Causse, directeur des cinémas Action, reflète de manière émouvante la fragilité de l'auteur dans son rapport à cette histoire toujours présente et douloureuse.

L'aspect autobiographique, comme le fait que le rôle du garçon soit tenu par le frère de la réalisatrice, ont des effets sur la forme du film. On le ressent dans les scènes faisant intervenir des corps étrangers, moins réussies, au point d'apparaître hétérogènes au film. Comme dans celle où les écoliers se font réprimander pour leur manque d'hygiène et interroger sur leurs parents. L'empathie d'Isild Le Besco avec ces enfants semble aussi immense que sa défiance vis-à-vis de l'institution scolaire, comme si elle ne parvenait pas à se départir de l'emprise de ses affects enfantins.

Cette chute d'inspiration soudaine renvoie à la froideur de l'événement, mais n'en donne pas moins l'impression d'un manque de recul, d'un défaut de mise en scène. Comme si l'auteure avait réalisé son film dans un état semi-conscient, portée par son instinct. Ce qui est apparemment la meilleure disposition pour créer un conte lumineux.

Isabelle Regnier

Film français d'Isild Le Besco. Avec Kolia Litscher, Lila Salet, Cindy David. (1 h 03.)

TROIS QUESTIONS À... ISILD LE BESCO

1 Demi-tarif est un film autoproduit. A-t-il été conçu d'emblée en dehors des circuits traditionnels ?

J'ai quitté l'école très tôt, pour être actrice. Quand je ne tournais pas, ma mère voulait que je sois occupée. Écrire un scénario, c'était montrer que je pouvais faire quelque chose. Celui que j'ai écrit était assez différent du film fini. On y voyait les parents, par exemple. Je l'ai fait lire à deux producteurs. C'était difficile pour eux de se lancer dans le film d'une fille de 17 ans, sur trois enfants... A un moment, c'est devenu pour moi une urgence absolue de faire le film. En un an, j'ai tourné quatre fois trois jours avec du matériel DV prêt. Les scènes d'intérieur ont été tournées chez moi. Après cette phase de tournage, on m'a proposé des monteuses. Comme j'avais tout fait toute seule jusque-là, j'avais envie de rester indépendante.

2 Quelles surprises réservait cette expérience ?

J'ai découvert que la vraie liberté, c'est d'avoir tout le temps néces-

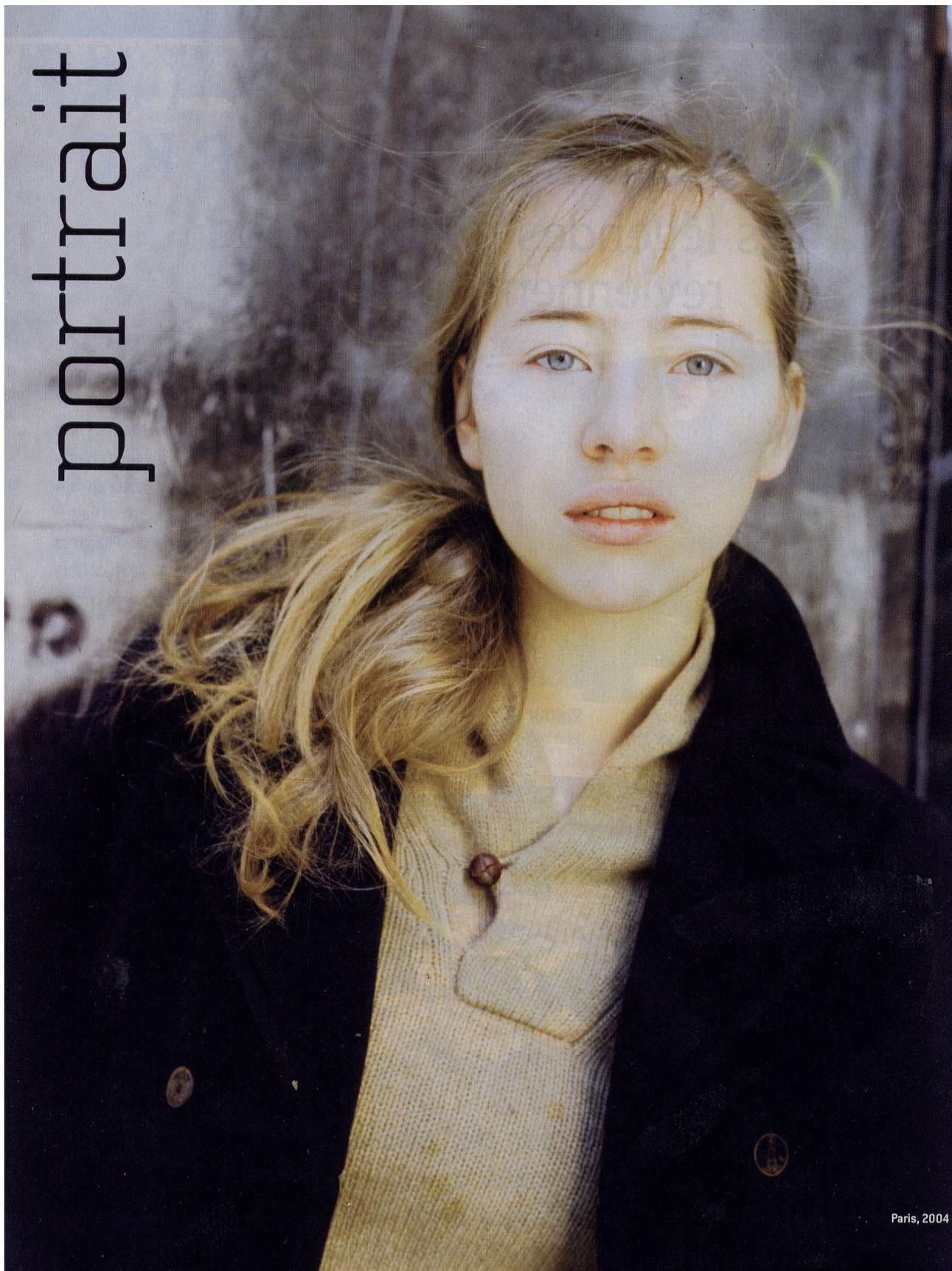
saire. J'avais trente heures de rushes, l'inconscient devait faire un tri. Le film est apparu au bout d'un moment, comme s'il existait en dehors de moi et que sa structure et sa forme étaient les seules possibles. Je ne me vois pas faire un film de façon plus traditionnelle. Le plus important pour moi, c'est la vérité de ce que l'on fait, et je crois que je la perdrais en travaillant différemment. Il faut être très fort et habile pour projeter une vérité au long de la fabrication d'un film.

3 Faites-vous une différence entre vos personnalités d'actrice et de réalisatrice ?

Je ne suis dans la vérité que dans les films, ou en filmant. Dans la vie, je n'ai jamais l'impression de l'être totalement. Mais comme actrice, j'ai trop de respect pour les réalisateurs pour chercher à m'imposer. Je me plie à ce qu'ils attendent de moi. En ce sens, *Demi-tarif*, qui a failli s'appeler *A vif*, est ce qui me ressemble le plus.

Propos recueillis par Fl. C.

portrait



Paris, 2004

l'affranchie

Isild Le Besco

Fille et sœur de comédienne, l'actrice coupe le cordon en réalisant son premier film. Où elle parle de son enfance.

Par Olivier Nicklaus Photo Renaud Monfourny

22 novembre 1982

Naissance à Paris.

1990

Premier film : *Lacenaire* de Francis Girod.

1999

La Puce d'Emmanuelle Bercot.

2000

Sade de Benoît Jacquot.

2001

Montée des marches cannoises pour *Roberto Succo* de Cédric Kahn.

2003

Le Coût de la vie de Philippe Le Guay.

2004

Demi-Tarif, son premier film comme réalisatrice.

Le film préféré d'Isild Le Besco lui a été offert en DVD par le cinéaste Benoît Jacquot : c'est *L'Intendant Sansho* de Mizoguchi, l'histoire d'une mère qui ne vit que dans le souci de chanter, interminablement, son appel douloureux vers ses enfants. Le chant d'Isild, ce serait plutôt un appel à l'indépendance. Vis-à-vis de sa mère d'abord, l'actrice Catherine Belkhodja, mais aussi de ses familles, de cinéma et d'état civil, où se croisent Luc Besson et Chris Marker, Benoît Jacquot et Emmanuelle Bercot (qui la révèle dans le court métrage *Les Vacances*, Palme d'or à Cannes), son frère Jowan, son quasi-jeune-ainé d'un an seulement et sa sœur Maïwenn, tous ces *names* avec qui elle a vécu et travaillé.

La sortie de son premier film en tant que réalisatrice, *Demi-Tarif*, est le signe le plus éclatant de cette émancipation. La jeune comédienne des derniers Jacquot ou du *Roberto Succo* de Cédric Kahn y prend à bras-le-corps son enfance, et c'est là qu'on réalise ce que le terme d'actrice

peut avoir de faux. Un acteur agit rarement. Il est plutôt choisi puis filmé, comme sujet. Celui qui agit, c'est le metteur en scène. En devenant réalisatrice, Isild traverse le miroir. D'ailleurs, elle ne joue pas dans son film.

Pour les spectateurs, l'histoire d'Isild Le Besco a commencé par celle de sa sœur Maïwenn, née six ans plus tôt, en 1976. A 6 ans, Maïwenn joue Adjani enfant dans *L'Été meurtrier*. C'est la volonté de Catherine Belkhodja "pour qui Isabelle Adjani était l'horizon d'actrice idéale" (Benoît Jacquot). Dans son spectacle d'inspiration autobiographique, *Le Pois chiche*, Maïwenn racontera ce qu'elle a vécu comme une tyrannie, la désir de cette mère de faire de sa fille une star. Que ce souhait d'être actrice, d'être Adjani, est d'abord celui de sa mère, née comme la star d'un père kabyle. A propos de cette mère si envahissante, Isild parle d'"hystérie", mais sans méchanceté : on sent bien que si elle cherche à s'en émanciper, elle cherche aussi à la protéger. Une mère capable de disparaître pendant des >>>

"Il n'y a pas être heureux ou malheureux, il y a être libre ou pas."

Isild Le Besco

» semaines, mais *“qui a encouragé incroyablement notre imaginaire, en nous poussant dans toutes les disciplines artistiques, de la danse au dessin.”* Et aujourd'hui ? *“Elle ne vit pas assez pour elle. Elle vit à travers nous, c'est lourd. Si je fais des enfants, moi, je les fais pour quinze ans. Après, ça devient d'autres personnes, et puis voilà.”* Et son père ? *“Je l'adore, il vit de son côté, un peu en marge. Dans Demi-Tarif, il joue un morceau de guitare classique : je tenais énormément à ce que ce soit dans le film.”*

En 1990, on découvre pour la première fois Isild à l'écran. Dans *Lacenaire*, elle a 8 ans, et, affublée d'une perruque brune, joue Maïwenn jeune. On ne sait donc pas encore qu'Isild est blonde.

Puis Maïwenn rencontre Luc Besson et le suit à Hollywood pour devenir la mère de sa fille. Dans l'appartement de Belleville, il reste quatre enfants, deux filles et deux garçons. Isild est l'aînée des filles. C'est elle désormais que sa mère,

découverte entre-temps comme actrice dans *Level Five* de son compagnon Chris Marker, emmène faire les castings.

Premier rôle, dans un court métrage très remarqué, *Les Vacances* d'Emmanuelle Bercot. A ce jour, elles en sont à leur cinquième film ensemble. Dès le suivant, *La Puce*, le dé/puce/lage d'une adolescente jouée par Isild, alors âgée de 15 ans, on retrouve au générique, non seulement sa mère, mais aussi son frère aîné Jowan, et sa sœur Léonor. Emmanuelle Bercot : *“On ne rencontre pas Isild sans rencontrer une famille.”* Mais la réalisatrice tempère le tableau familial tel que le dépeint Maïwenn dans *Le Pois chiche* : *“Le désir de leur mère a été plus violent pour Maïwenn. Assez vite, Isild a commencé à prendre son indépendance.”*

Contrairement à sa sœur aînée, c'est en tant qu'actrice qu'Isild trouvera le chemin de l'émancipation. Après la rencontre avec Emmanuelle Bercot, celle avec Benoît Jacquot est cruciale. Connue pour son tempérament de pygmalion

(Judith Godrèche, Virginie Ledoyen...), il repère Isild dans *La Puce* et demande à la rencontrer pour le premier rôle féminin de Sade. *“Je l'ai vue passer la porte d'un café : elle avait l'air de descendre du rayon de soleil qui l'éclairait, elle est entrée et s'est emparée naturellement de l'espace. Je me suis dit : voilà tout. Sa façon de regarder, parler, marcher, nager n'appartient qu'à elle.”*

Isild a 16 ans, c'est sa grande année d'actrice : après *La Puce*, *Sade*, puis *Adieu Babylone* de Raphaël Frydman, et bientôt *Roberto Succo* de Cédric Kahn. Elle sera beaucoup comparée à Maïwenn, en passant par le détour Adjani, auquel Isild fera un clin d'œil dans *La Repentie* de Laetitia Masson, puis dans *Adolphe* de

Benoît Jacquot, mais sa singularité de *“princesse chinoise aux yeux bleus”* (dixit Jacquot) s'impose. Elle a beau ressembler aussi à son frère Jowan, elle est tout de même la seule blonde aux yeux bleus de la famille. Mélange ethnique détonant

(son père est mi-breton, mi-vietnamien, sa mère est mi-kabyle), Isild a un physique *“d'extra-terrestre”* (Bercot), mais s'abandonne totalement aux rôles, aux metteurs en scène, et ne se vit pas comme une œuvre d'art à manier avec précaution.

Elle commence à intéresser la presse. Avec difficulté. Fin 1999, lors de notre première interview avec elle, elle ne fut que bloc de silence. Quatre ans plus tard, dans un café de la rue des Rosiers où elle vit, elle est beaucoup plus loquace, au point de finir par interviewer le journaliste. Commentaire de Benoît Jacquot : *“Pendant longtemps, elle n'avait pas envie de communiquer sur ce qu'elle faisait. Puis elle a décidé de le faire. Elle n'obéit qu'à la loi qu'elle s'invente.”*

La loi qu'elle s'invente. C'est à cette époque qu'Isild, à peine 17 ans, commence à penser à un scénario inspiré de son enfance à part. *“Sur le tournage de Sade, j'en avais parlé au producteur, Patrick Godeau. Il m'a encouragée à écrire. La fa-*

çon dont il me l'a dit paraissait simple. Il n'y avait pas ce petit ricanement qu'il aurait pu avoir face à une fille de mon âge.” Elle se met au travail, en dépit d'une mère *“qui continuait à me parler comme si j'étais débile”*, en dépit des difficultés de financement, en dépit de tout. L'équipe ? Son frère Jowan derrière la caméra DV, son autre frère, Kolia, devant, donnant la réplique à deux petites filles recrutées dans leur entourage. Elle tourne d'arrache-pied dans son appartement, protégeant jalousement ses décors, virant la monteuse professionnelle qui ne lui convient pas, apprenant le montage en une semaine, allant le jour de Noël à 6 heures du matin à Montrouge faire imprimer les affiches du film, appelant personnellement les journalistes pour qu'ils viennent en projection. Jowan : *“Elle va jusqu'au bout des choses, tout le temps.”*

Il ne faut pas se fier à son accent traînant, à son apparence malléable, à son style eau dormante : dessous est tapie une volonté farouche, peut-être une *“invulnérabilité”* (Jacquot). Que le sujet de *Demi-Tarif* soit leur propre enfance ne dérange pas Jowan : *“Tous les écrivains ou les cinéastes se servent de leur vie.”* Alors, dans ce marathon, Isild a-t-elle trouvé son indépendance ? Le film existe, aussi singulier qu'elle. Mais tous ceux qui gravitent autour d'Isild continuent à parler d'elle comme si elle était la personne la plus importante de leur vie. Si elle a tenu bon pour que sa mère ne joue pas dans *Demi-Tarif*, cette dernière a quand même obtenu d'être la productrice officielle. Jowan et elle dorment encore ensemble quand ils se retrouvent. *“Jowan et Isild, c'est de l'amour”*, commente Emmanuelle Bercot. La même Bercot : *“Autant Isild m'offre tout ce que je lui demande, autant je suis prête à faire tout ce qu'elle me demande.”*

Le film sort, les premières réactions de la presse sont enthousiastes. Chris Marker, l'ami de sa mère, en parle comme de *“l'A bout de souffle de sa génération”*. Elle n'en tire aucune gloire : *“Je ne peux pas être fière d'un truc que j'ai fait. Je suis fière pour les autres. Par exemple, j'étais très fière du spectacle de ma sœur.”* Isild, qui n'a pas eu son bac et qui est encore complexée par ses fautes d'orthographe, s'est inventé une écriture de cinéma. Et s'est donné un principe : *“Pour moi, il n'y a pas être heureux ou malheureux, il y a être libre ou pas.”* ||

Lire aussi la critique du film page 40.



bonbon au poivre

DEMI-TARIF D'ISILD LE BESCO
avec Kolia Litscher, Lila Salet, Cindy David

Les 400 coups de trois enfants livrés à eux-mêmes. Tourné à la volée, autobiographique, un film sucré dehors, amer dedans.

Premier film de la jeune actrice Isild Le Besco (*La Puce, Roberto Succo, Sade...*), *Demi-Tarif* ne passera sans doute pas à la postérité pour son invention formelle ou son ampleur esthétique. Scènes captées à la volée par une petite caméra DV, on hésite ici entre le Dogme (concept à remiser au rayon antiquités) et la caméra "attrape-mouche" peu chère au cœur d'Alain Tanner.

Ce bémol évacué en préambule, *Demi-Tarif* est par ailleurs un petit film très intéressant sur l'autobiographie et sur l'enfance. Agée tout juste de 21 ans, l'auteure fait déjà un film sur sa vie passée ! C'est quand même assez vertigineux, cette accélération du processus de bilan et de retour sur soi qui se produit généralement autour de la quarantaine. Et ladite veine autobiographique n'a pas grand-chose à voir avec l'univers de la comtesse de Ségur : à travers le quotidien et les micro-aventures de trois moutons (deux sœurs et un frère, âgés de 5, 8 et 10 ans) livrés à eux-mêmes en plein Paris, il ne s'agit rien moins que de régler quelques comptes avec des parents légèrement absents.

La singularité de Maman Le Besco a déjà été chroniquée dans un one-woman show de la

grande sœur Maiwenn. Le film d'Isild confirme : madame Le Besco fait beaucoup d'enfants (un frère d'Isild est à la photo, un autre joue le garçonnet) mais, si l'on en croit les œuvres de ses filles, elle semble nourrir une certaine tendance à l'intermittence maternelle qu'il ne nous appartient pas de juger.

Ce qu'on peut évaluer, en revanche, c'est le regard particulier d'Isild sur l'enfance, tiraillée entre une utopie de l'âge tendre (faire toutes les bêtises que l'on veut, se coucher à pas d'heure, sortir dans la rue pieds nus, dîner de chocolat en poudre... tout cela est assez joyeux, et souvent drôle) et un insondable sentiment d'abandon (manque affectif, pleurs subits...), souligné par la voix off d'Isild : une diction triste et blanche, qui contraste avec l'aspect rose farceur des jeux de l'enfance.

Filmé à hauteur de moutard, *Demi-Tarif* (comme demi-frère, demi-vie, demi-cadrage) montre au passage, physiquement, comment ces enfants se faufilent entre toutes les mailles du filet social, pour leur joie (éphémère) et leur malheur (profond). Un petit film bonbon au poivre sur une enfance à la fois libre et saccagée : sous ses dehors sucrés acidulés, un tenace goût d'amertume. Passé l'ivresse de liberté, ces enfants paieront un jour plein tarif cette absence de loi, de repères, de protection et d'amour.

Serge Kaganski

Lire aussi le portrait d'Isild Le Besco page 6.



Demi-tarif

France • De Isild Le Besco • Avec Lila Salet, Kolia Litscher, Cindy David...
• Scénario : Isild Le Besco • Production : Karedas • Distribution : Action Gitanes
• Durée : 1 h 03 • Sortie : 11 février

Un fond marin opaque, des algues qui se meuvent au gré du courant, une voix off qui raconte, comme surgissant du fond de la mémoire : "On avait 7, 8 et 9 ans, on était des enfants, on vivait seuls à la maison, maman était partie..." Immédiatement, un charme étrange exsude de l'organisme aqueux d'un cerveau qui bascule dans le souvenir. Celui d'une enfance sauvage, à trois dans un appartement, sans parents pour garde-fou et la ville pour aire de jeu. Trois mômes dont on connaîtra à peine les prénoms, filmés exactement à la hauteur de leur imaginaire. Pour ce premier film, instinctif et âpre, la jeune actrice Isild Le Besco agresse le concept romantique du premier film. Sans la condescendance poétique propre à un cinéma d'adulte conscient de soi, elle capte du bout de sa caméra un monde arbitrairement divisé entre le jardin merveilleux (l'intérieur de l'appartement) et le champ de bataille (tout le reste). Livré à lui-même, le trio se plie à l'orthodoxie sociale (ils continuent d'aller à l'école) mais réinvente ses propres rites païens. Ici, le langage se raréfie au profit de la grimace, et l'absence de la mère est vécu davantage comme un jeu, même dangereux (comment se débarrasser des visiteurs importuns ?) que comme un véritable traumatisme. Jamais on n'avait regardé les enfants de cette manière au cinéma, et l'instantané saisi par Isild Le Besco est d'autant plus émouvant qu'elle était elle-même à peine sortie de sa propre enfance au moment du tournage, et que c'est sa propre fratrie (du moins en partie) qui joue dans le film. C'est dire la valeur quasi-ethnographique de *Demi-tarif* (quel étrange titre !), dont la narration, mouvante puisque sans réelle épine dorsale, déroute autant qu'elle fascine. *Grégory Alexandre*

En deux mots : La sphère intouchable de l'enfance par une jeune cinéaste en harmonie complète avec son sujet. Un film beau et mystérieux, d'une étonnante maturité.

Kid Park



Elle se tient discrètement dans l'ombre de la salle de projection. Pour accompagner ce premier court film (1 h) dont elle a signé la mise en scène, Isild Le Besco, comédienne essentielle dans la panorama des jeunes actrices françaises, se conduit comme une véritable mère. Bienveillante, omniprésente et un rien inquiète. Et on a beau lui dire que son film est à l'image de ses héros, vaillant et farouche, et qu'il n'a pas besoin de tant de soins, rien n'y fait, l'anxiété s'est installée. "En tant que comédienne, les critiques, les opinions, je n'en ai jamais rien à faire. Seul le film m'importe. Mais là, je n'ai jamais été aussi stressée !" Une histoire d'un frère et de ses deux sœurs, abandonnés en pleine enfance par une mère fantomatique et qui apprennent à se débrouiller seuls. Un scénario écrit il y a déjà quatre ans et qui respire encore la fougue et les parfums de l'enfance, se nourrissant de ses jeux, de ses rites, de ses pleurs. "Cette enfance intacte, sans

regard d'adulte, est due au fait que sur le plateau nous n'étions que le chef opérateur [son propre frère, NDR] et moi-même à avoir le même âge, ainsi que les trois comédiens. Cinq à être absolument dans l'enfance." Cinéphile tardive mais très vite compulsive, à 15 ans, elle décide de retenir le nom des metteurs en scène et des comédiens. "Je notais tout !", raconte-t-elle dans un rire, "et le désir de réaliser un film s'est vite imposé. J'aime l'idée de construire. Petite, je voulais être paysagiste. On me pense souvent fragile et sensible. Ce qui est sans doute vrai. Mais en même temps, pour être comme cela, j'ai besoin de quelque chose à tenir fortement et à défendre. Comme le dit Cocteau – qui a une compréhension incroyable de son art – : être domestique de ce ce que l'on

doit accomplir pour continuer à vivre." En traversant le miroir qui sépare acteurs et réalisateurs, Isild Le Besco a découvert une autre manière d'exprimer sa sensibilité. "Pour être cinéaste, comme dans tous les métiers d'art, il faut être obsédé. Pour porter un film pendant quatre ans, je me suis aperçu qu'il fallait une véritable force mentale pour tenir. Jouer, c'est le contraire. On est au service de quelqu'un. J'adore cela, mais cela n'a rien à voir avec l'obsession." Aux spectateurs, désormais, d'entrer dans l'univers étrange et bouleversant qui est le sien... ■ Xavier Leherpeur • Photo : Carole Bellaïche

Démotarif, d'Isild Le Besco. Sortie le 11 février

Isild Le Besco L'enfance de l'art

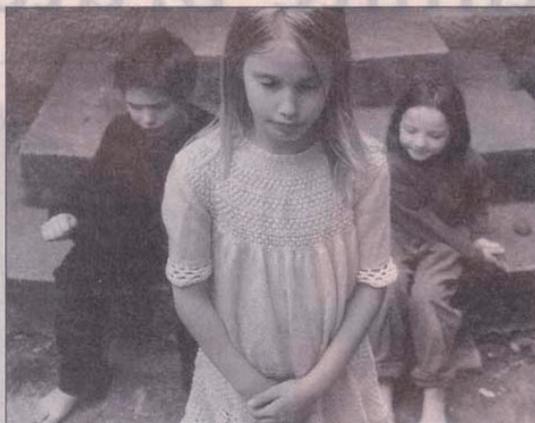
Le Monde

Festival Dans le bouillonnement des premiers films

ANGERS Par une pirouette assez plaisante, le festival Premiers Plans d'Angers, consacré aux premières œuvres de jeunes cinéastes européens, sera marqué par un événement hors du commun qui va à rebours de sa vocation : la première projection du dernier film d'un vieux réalisateur suédois. *Saraband*, d'Ingmar Bergman, a été diffusé le 1^{er} décembre 2003 à la télévision suédoise. Cette ultime film, post-scriptum aux *Scènes de la vie conjugale*, doit être pour la première (et peut-être bien la seule) fois projeté en vidéo haute définition sur grand écran, le 24 janvier.

Ce sera la conclusion d'une seizième édition de la manifestation angevine, qui reste, malgré ce joli contrepied, attachée à son ambition première. La compétition officielle réunit des longs métrages qui ont, pour certains, déjà été projetés dans les festivals. C'est à Berlin qu'on a remarqué *Milchwald*, de l'Allemand Christoph Hochhäuser, et à Venise *Retour à Kottelnich*, d'Emmanuel Carrère, écrivain éprouvé mais cinéaste néophyte. On trouve à leurs côtés des réalisateurs venus d'aussi près que la France et d'aussi loin que le Kazakhstan. Et parmi eux une actrice, Isild Le Besco, qui signe *Demi-Tarif*, étrange objet fait d'images prises dans la vie imaginaire de trois enfants abandonnés aux rues du Paris d'aujourd'hui.

On peut aussi, à Angers, sortir de ces événements déjà balisés pour se plonger dans le bouillonnement des premiers courts métrages et des films d'école. C'est ici que l'on prend conscience de l'existence virtuelle d'un cinéma européen, dont les auteurs sont nés en Angleterre, ont grandi en Allemagne et ont étudié le



cinéma en Pologne. Dix courts métrages européens, treize français, trente films d'école seront proposés en compétition.

Premiers Plans se préoccupe en outre d'anticipation. Qu'il s'agisse de rassembler les multiples signes d'un renouveau russe (parmi lesquels *Le Retour*, d'Andrei Zviagintsev, bien sûr, ou le très étonnant *Dernier Train* d'Alexei Guerman Jr) dans une sélection intitulée « A l'Est du nouveau », ou de chercher à esquisser ce que seront les nouveaux objets cinématographiques en offrant un choix de « Figures libres » qui lorgnent vers la vidéo ou les arts plastiques et ne respectent pas les durées réglementaires.

Cet esprit de prospective se retrouve également dans les rencontres organisées au long du festival. L'une d'elles sera consacrée à la manière dont la télévision parle du cinéma,

une autre – un atelier – proposera aux aspirants producteurs une perspective transrhénane, sous l'égide de l'Académie franco-allemande du cinéma.

Et, pour en finir avec ce qu'Angers ouvre vers l'avenir, il sera sacrifié comme chaque année à un rituel aussi utile qu'envoûtant : la lecture, par des acteurs, de scénarios en quête de financement. Sami Bouajilah, Bernadette Lafont, François Berléand, Nathalie Richard, Sophie Quinton et Clément Sibony doivent se prêter à cet exercice si particulier, qui permet aux auditeurs de se prendre, une heure durant, pour un metteur en scène. Parmi les films qui ont passé jadis avec succès cette épreuve, on trouve *Y aura-t-il de la neige à Noël ?*, de Sandrine Veysset, ou *La Vie rêvée des anges*, d'Erick Zonca. Sans oublier les films qui sont restés dans les limbes et n'en sont sortis qu'à cette occasion.

Du côté du passé, la rétrospective Bergman, que conclura *Saraband*, sera éclairée par une rencontre avec les interprètes du cinéaste, Bibi Andersson, Harriet Andersson et Gunnel Lindblom. C'est Jeanne Moreau, par ailleurs présidente du jury, qui recevra les actrices bergmaniennes. Une journée sera consacrée à Jacques Demy et une rétrospective mettra en lumière le cinéaste grec Stavro Tornes.

T. S.

Festival Premiers Plans. Centre de Congrès : 33, boulevard Carnot, Angers ; et dans les cinémas de la ville. Tél. : 02-41-88-92-94. Site : www.premiersplans.org. 4 ou 5 €, abonnements 20 ou 46 €. Du 17 au 23 janvier. Photo : *Demi-tarif*, d'Isild Le Besco. © D. R.

ELLE



CINÉMA ISILD LE BESCO DIT « ACTION »

Une affaire de famille. Trois enfants, petits, dans un appartement, grand. Seuls ou presque. Une caméra depuis longtemps oubliée enregistre leurs jeux. « L'idée, dit Isild le Besco, réalisatrice de ce "Demi-tarif", était que les enfants ne jouent pas. Du moins pas la comédie. Parfois, ils me filmaient, par souci démocratique. » Les parents sont absents. La mère – « Elle » dit la voix off – néglige parfois de leur fournir le minimum nécessaire. EDF menace de couper le courant, la directrice de l'école s'étonne de leur mise peu soignée, voudrait voir les parents. Elle ne les verra pas. Le spectateur non plus. Le trio s'organise pour la survie, s'enfuit des fast-foods sans payer, vole aux étagères. Dans ce décor d'abandon s'épanouit une joyeuse fiction nourrie d'éléments autobiographiques évidents. Une histoire écrite à 16 ans par une jeune femme qui affirme sa passion de l'enfance. « J'adore parler avec les enfants de choses sérieuses. La spontanéité, le caractère imprévisible de leurs déplacements, de leurs réactions me ravissent. » L'énergie communicative de « Demi-tarif », soulignée par une réalisation tonique, très maîtrisée, donne à ce moyen-métrage sa vitalité. A quelques jours de la sortie, Isild doute : « Quand on me dit qu'on aime mon film, je crois qu'on me ment. » Et elle ajoute : « J'ai l'impression que les gens qui m'aiment aiment le film et que les autres le rejettent. » Mais comment ne pas aimer Isild Le Besco ?

MICHEL PALMIERI



Isild Le Besco

L'enfance de l'art

rien faire.» Passionnée par l'enfance, elle choisit de mettre en scène trois gamins livrés à eux-mêmes. Devant sa caméra DV, son propre petit frère et deux fillettes choisies sans essai. «Je trouvais prétentieux d'organiser un casting sans avoir moi-même rien fait.» Le résultat force l'admiration. Il se dégage de ce long métrage, tourné en quatorze jours, une énergie communicative. Une fois le tournage achevé, l'aventure fut encore longue. «Tout allait trop vite avec ma monteuse. J'avais besoin de me retrouver seule avec mon film pour éviter qu'il ne m'échappe.» À la suite de stages, elle se charge elle-même du montage, avant de financer son transfert sur pellicule. Et elle espère aujourd'hui que le public aura tout sauf une réaction neutre face à une aventure aussi éprouvante que foisonnante. «Cela m'a appris à apprécier encore plus le métier de comédienne. C'est si agréable de se contenter de servir un texte et un réalisateur!» T.C.

PHOTO CAROLE BELLAÏCHE

«TOUTE PETITE DÉJÀ, je désirais être actrice et réalisatrice, fabriquer quelque chose.» Avec *Demi-tarif*, son premier long métrage, la comédienne de *Sade* va au bout de son rêve. «Quand j'ai commencé à écrire ce film, il y a quatre ans, je voulais arrêter l'école [d'art dramatique], et c'était une manière de prouver à ma mère que je n'allais pas passer mon temps à attendre d'éventuels projets d'actrice sans

Demi-tarif

"400 coups"
d'aujourd'hui

NOTRE AVIS ★ ★ ★

L'HISTOIRE Un frère et deux sœurs vivent seuls dans un appartement et passent leurs journées à errer dehors, à s'amuser dans leur monde.

SORTIE 11 FÉVRIER

C'est le monde de l'enfance qu'Isild Le Besco (*Sade*) a choisi d'explorer dans son premier long métrage, tourné en DV avec un minimum de moyen, mais avec une belle virtuosité.

Sa capacité à saisir et à retranscrire aussi parfaitement les particularités de cet âge épate, y compris dans la construction, parfois décousue, de son film, qui rappelle le charme des conversations de mômes. Le parti pris de tout filmer à leur hauteur et de ne montrer presque aucun visage adulte ren-



Seuls dans leur univers.

force cette impression. Parce qu'elle a su définir avec précision le cadre à l'intérieur duquel ses étonnants comédiens peuvent donner libre cours à leur imagination, sa chronique poétique possède les beautés des instants volés, de l'innocence apprivoisée, dans un monde où l'adulte quasi absent n'est pourtant jamais l'ennemi de ces gamins plongés dans une existence peu ordinaire. Un vent de liberté enivrant dont l'originalité ne peut laisser insensible. T.C.

RÉAL. ET SCÉN. Isild Le Besco.
ACT. Kolia Litscher, Lila Salet, Cindy David... **IMAGE** Jowan Le Besco. **SON** Frank Desmoulins, Daniel Sobrino. **DURÉE** 1 h 03.

Une femme dans la ville

Isild Le Besco

La jeune comédienne vient de réaliser son premier film, l'étonnant *Demi-tarif*, ou les aventures de trois enfants totalement livrés à eux-mêmes dans Paris.



Isild Le Besco passe derrière la caméra.

Malgré son jeune âge (elle est née en 1982), Isild Le Besco n'a pas seulement un beau prénom, elle impose aussi et surtout une présence singulière dans le paysage français. Grande, fine, des yeux étonnés qu'on croirait légèrement bridés, une voix qui semble avoir du mal à se faire entendre, une présence presque diaphane... Et pourtant, Isild Le Besco impose paradoxalement une façon très concrète d'être là, d'attirer le regard, de devenir un objet de fascination sans fin. C'est sans doute pour cela qu'elle navigue dans tous les cinémas, puisqu'elle tourne aussi bien dans des comédies françaises de standing (*Le Coût de la vie* ce mois-ci en DVD), des films d'auteur destinés au grand public (*Sade*), des longs métrages autoproduits ou presque (*Adieu Babylone*) et des courts remarquables (*La Puce*). Aussi n'est-on pas étonné plus que ça de la voir passer à la réalisation. *Demi-tarif* sera présenté en exclusivité au cinéma Grand Action à Paris à partir du 11 février au cours d'une programmation, conçue conjointement par Jean-Max Causse et Isild Le Besco, intitulée «Enfance et adolescence au cinéma». Il circulera ensuite en province. Véritable ovni dans le paysage cinématographique français, *Demi-tarif* narre les escapades d'un frère et de ses deux sœurs livrés à eux-mêmes. Tourné en DV, le film ne suit aucun récit balisé. C'est une sorte de féerie inquiète, filmée à hauteur d'enfants. Il semble se créer à mesure qu'il avance, sans but défini, dans une sorte de pur présent. Ce temps de l'instant est pourtant mis à distance par la voix-off glaçante d'une jeune fille, celle d'Isild Le Besco, s'adressant à la mère absente.

Plein pot

On va à la rencontre de l'actrice / réalisatrice. Première surprise, la jeune femme d'apparence timide cache une détermination sans faille. C'est bien simple, c'est elle qui vous grave les CD de photos destinées à illustrer votre article et vous rappelle pour savoir si vous avez tout ce qu'il vous faut. Après Isild comédienne et Isild attachée de presse, je demande à parler à Isild réalisatrice. «*Ce désir de passer derrière la caméra remonte à loin, se souvient-elle. J'ai toujours dit que je voulais être réalisatrice. À l'école, j'étais très mauvaise, ça ne m'intéressait pas. Jouer, c'est facile... enfin non, pas «facile», mais ça ne demande pas ce travail concret, cette force psychique qu'il faut pour réaliser un film. Sur un tournage, tout le monde est aux petits soins pour vous. Quand vous tournez un film, c'est vous qui devez mener une équipe. C'est tout à fait autre chose. Mais j'avais ce besoin au fond de moi.*» À l'origine, Isild Le Besco avait écrit un scénario construit de façon plus traditionnelle, mais qui tournait déjà autour de trois enfants. «*J'adore les enfants, je voulais faire un film qui se déroule dans leur monde. J'ai donc écrit l'histoire d'une mère et ses trois enfants, le personnage central étant la mère. En tant que comédienne, je vois bien la difficulté et le temps nécessaire à établir le financement d'un film. Très vite, mon envie de faire le film quoi qu'il arrive a dépassé tout le reste, et j'ai décidé de le tourner en vidéo avec les moyens du bord.*» Isild s'investit à fond dans la

préparation, construisant les décors et les costumes chez elle, dans une sorte de fièvre créatrice. La famille est appelée en renfort, aussi bien derrière que devant la caméra. Son grand frère Jowan tient la deuxième DV, son petit frère Kolia incarne le plus grand des enfants. *«Le tournage a commencé en 1999 et s'est déroulé sur un an, explique la réalisatrice, à chaque fois pendant quelques jours, durant les vacances scolaires.»* C'est alors qu'elle jette le scénario initialement prévu pour se laisser emporter par son désir de filmer les enfants dans leur spontanéité. *«Je leur donnais quelques pistes, et ils se lançaient. Je me suis alors rendu compte que je préférais tourner ainsi mon film, laissant la liberté s'immiscer dans le travail, plutôt que de s'enfermer dans un script à tel point que le personnage de la mère a disparu de lui-même.»*

Les enfants sauvages

La réalisatrice se laisse happer par son travail avec les enfants. *«On regardait les rushes tous les soirs. C'était à la fois un jeu pour eux, mais aussi une source d'épuisement très grande. S'abandonner à être eux-mêmes est compliqué. Il est plus difficile de devoir pleurer et jouer des émotions que d'aller à l'école et de suivre un cadre finalement rigoureux.»* *Demi-tarif* frappe surtout par sa manière intense de filmer la ville et les lieux. Le rapport au monde est très fort, presque violent et souvent cruel. *«Je voulais retrouver ce sentiment que l'on a petit en hiver. On sort de chez soi, il est 7 heures le matin, il fait nuit et on doit aller à l'école. C'est une des sensations les plus effrayantes que j'ai connues, je me demande encore comment j'ai survécu (rires) ! Le rapport au froid, à la nourriture, le métro, les cartables énormes, tous ces détails construisaient le récit.»* Au fur et à mesure de leur solitude, les enfants se retrouvent crasseux à errer, abandonnés, se créant une vie en complète autarcie. Ils sont devenus presque primitifs. *«Primitifs ? Je n'aime pas le mot, trop péjoratif. Je dirais plutôt qu'ils sont élémentaires. C'est ça que je voulais filmer, l'état d'enfance le plus élémentaire.»* Mais la chose la plus surprenante pour la réalisatrice est d'avoir vu les éléments essentiels de son scénario d'origine réapparaître dans le film définitif. *«C'est très beau de revenir là où on voulait aller alors qu'on a pris un chemin totalement différent à celui prévu.»* Par exemple, le personnage de la mère, absente à l'écran, a acquis une force décuplée grâce à cette voix off hypnotique ne cessant de l'interpeller. Il y a là quelque chose de la saga familiale des Le Besco qu'on touche du doigt,

mais que notre timidité nous aura empêché d'évoquer avec la réalisatrice. On se souvient que la sœur d'Isild, la comédienne Maiwenn, avait conçu un spectacle très virulent contre leur mère, l'actrice Catherine Belkhodja (elle aussi actrice, inoubliable dans *Level Five* de Chris Marker). Catherine Belkhodja accepte visiblement avec une facilité apparente les créations de ses filles, à qui elle accorde un soutien indéfectible. À l'avant-première du film à la Galerie du Jeu de Paume, en décembre dernier, elle n'hésitait pas à interroger très sérieusement sa fille pour dynamiser le débat organisé après la projection ! Si ces relations mère-filles ne nous regardent évidemment pas, elles expliquent peut-être l'origine de cette singulière étrangeté émanant de *Demi-tarif*. Récit imaginaire sur l'enfance filmée comme un grand moment d'euphorie et de régression, il donne aussi à voir le regard d'une jeune femme devenant adulte sur cette enfance. C'est très beau mais ça fait aussi un peu peur...

Nicolas Riout

Demi-tarif (2003)

Réalisation : Isild Le Besco / Image : Jowan Le Besco / Son : Frank Desmoulins / Avec : Kolia Litscher, Lila Salet, Cindy David. Sortie à Paris le 11 février 2004.



PREMIER FILM EN TANT QUE RÉALISATRICE DE L'ACTRICE ISILD LE BESCO

L'ENFANCE DE L'ART

Isild Le Besco, 21 ans, que l'on connaissait pour ses talents de comédienne (*Sade*, *Roberto Succo*), vient de réaliser son premier long métrage, *Demi-Tarif*, en salle le 11 février. Elle en avait écrit le scénario – l'histoire de trois enfants livrés à eux-mêmes dans Paris – à l'âge de 16 ans, entre deux tournages. Mais ses démarches auprès des producteurs s'étaient alors révélées infructueuses, jusqu'à ce qu'elle tourne avec Raphaël Frydman dans *Adieu Babylone*, road-movie réalisé à la caméra numérique. Cette rencontre a été déterminante : *"Après avoir tourné en tant qu'actrice dans ce film, c'était naturel de réaliser mon film en DV."* Elle a construit alors les décors dans son appartement et s'est lancée derrière la caméra, sans budget. Le tournage de *Demi-Tarif* s'est déroulé le temps de quatre sessions de trois jours non-stop. La quasi-totalité du film a été réalisée en équipe très réduite : Isild, un directeur de photographie (son frère Jowan Le Besco) et les trois enfants comédiens – son petit frère Kolia Litscher et deux fillettes, Lila Salet et Cindy David. *"Chacun connaissait son personnage et la situation à laquelle il allait être confronté. Les enfants arrivaient le matin, on leur disait : "Pendant trois jours, vous êtes ces enfants : quand vous vous réveillez, quand vous mangez, quand vous allez aux*



toilettes, quand vous dormez... Tout le temps. Et nous, parfois, on vous filme." Leur devoir était d'exister dans leur personnage. Ça a été très dur pour eux nerveusement. Il ne s'agissait pas de jouer la comédie un instant entre "Moteur !" et "Coupez !", mais d'incarner et d'habiter leur personnage pendant toute la durée de chaque tournage."

On pourra voir Isild Le Besco actrice, les 5 et 6 mars sur Arte, dans *Marie Bonaparte* de Benoît Jacquot avec Catherine Deneuve.

A. C.



REPÉRAGES. *Demi-Tarif*, ÉTONNANTE PREMIÈRE RÉALISATION D'ISILD LE BESCO, EFFAROUCHE LES DISTRIBUTEURS.

La DV et les enfants terribles

C'est quoi, ça ? Objet filmique dérogatoire aux usages, la première réalisation d'Isild Le Besco, *Demi-Tarif*, déstabilise d'emblée ses spectateurs, par sa vitesse comme par l'affirmation impavide de ses partis pris stylistiques – voix off, caméra DV portée sans ménagement, cadre serré sur ses trois héros. Les trois héros occupent tout le cadre, non pas à l'exclusion du reste du monde, mais dans la confiance absolue que, par eux, le monde adviendra.

Et c'est ce qui se produit : joie, peur, travail. Il y faut le détour sans protection par du récit, du romanesque (il était une fois trois enfants dont la mère n'était jamais là, ils habitaient dans la grande ville...) et une imagination formelle échevelée ; celle qu'affichent d'emblée les premiers plans surexposés, qui font des rues de Paris à la fois, le plus prosaïque-

ment qui soit, des rues de Paris, et une planète inconnue, territoire des dangers et des aventures. Parce que *Demi-tarif* est un film d'aventures, celles que vivent, réellement et dans leur tête, les trois gamins qui sont les uniques protagonistes du film.

Aux confins improbables de l'énergie légère de la DV et de la théâtralité des *Enfants terribles*, avec un sens du rythme – tonus et reprise de souffle – qui permet tous les élans, la cinéaste Isild Le Besco invente son territoire cinématographique à elle. A ce jour, il apparaît qu'une telle invention dérouta un peu trop les professionnels en charge de faire exister les films dans le possible regard des autres : distributeurs et exploitants ne savent trop que faire de ces 63 minutes (durée hors case, en salles comme à la télé). 63 minutes de vie en film, prochainement sur vos écrans ? Il faut l'espérer.

J.-M. F.

PLUS VITE QUE LA MUSIQUE



En marge d'une carrière d'actrice rondement menée (une dizaine de films à 19 ans, dont le dernier en date, *La repentie*, aux côtés de Nacéri, Frey et Adjani), Isild Le Besco (photo) a déjà couché sur papier son premier scénario, *Demi-tarif*, primé au Festival du Film de Paris 2000. Le passage à l'acte est d'ores et déjà amorcé, la comédienne ayant profité de l'université d'été Emergences pour tourner deux séquences du film, centré sur trois frères et sœurs nés de pères différents et indignes, puisque leur mère trime comme une damnée pour nourrir sa nichée. Bon vent ! ■

Cinéma. Un festival d'œuvres rares choisies par la revue «Cinéma» et le Jeu de paume.

Sur la piste des films oubliés

Avec la revue «Cinéma», à la Galerie nationale du Jeu de paume, 1, place de la Concorde, Paris VIII^e. Jusqu'au 7 décembre. Rens.: 0147031250.

Dans les deux films, on retrouve le même totem. Ce gros bec d'oiseau de proie qui figure dans *In the Land of Headhunters* d'Edward S. Curtis et dans la scène finale de *Dead Man* de Jim Jarmusch. Le premier film datant de 1914 et le second de 1995, ce ne peut être là qu'une belle coïncidence ou une sorte d'intelligence mystérieuse entre cinéastes. Voilà en tout cas le genre de rapprochement qu'affectionnent la revue *Cinéma* et Danièle Hibon, responsable de la programmation audiovisuelle du Jeu de paume. Ensemble, ils proposent un choix singulier, une sorte de montage d'une trentaine de films rares, anciens ou contemporains. Une nouvelle lecture d'images patinées, mais aussi une vraie conversation entre les films.

Tourné chez les Indiens kwakiutl au début du siècle dernier, *In the Land of Headhunters* est une sorte de documentaire ethnographique, un temps perdu, dont on ne retrouva une copie qu'en 1973. Ces «coupeurs de têtes», qui rejouent pour Curtis des rituels déjà oubliés, se retrouvent alors nantis de faux sons directs qui accentuent enco-

Du docu ethnographique à la reconstitution imaginaire d'un film perdu, le festival propose un choix singulier, ancien comme contemporain.

re l'étrangeté de ce «film fantôme» où les temps se superposent comme dans un mille-feuille.

Croquis de décors. Autre spectre, dont il ne reste que des archives, photos de plateau ou croquis du décorateur, *4 Devils* de Murnau. Cela suffit à Janet Bergstrom pour s'essayer à une poignante reconstitution imaginaire d'un film mis en mor-

ceaux, *Murnau's 4 Devils: Traces of a Lost Film*. «C'est pas la vie, mais son ombre. Ce n'est pas le mouvement, mais son spectre muet», disait Gorki à la sortie de sa première projection de cinéma.

La plupart des œuvres présentées jouent magnifiquement de ce trouble. Numéro zéro, où Jean Eustache traverse (en 1971) le temps avec sa grand-mère, Odette Robert, et deux caméras. Viendront ensuite les *Photos d'Alex*, où le même Eustache, en 1980, plante une seule caméra devant la photographe Alix Cleo Roubaud, qui montre ses photos à un jeune homme. Décalage, confusion, jeu entre les mots et l'image.

Autre film sauvé des eaux, celui réalisé par la poétesse iranienne Forough Farrokhzad en 1962, *La maison est noire*. Un court métrage tourné en douze jours avec une équipe

de trois personnes, dans une léproserie près de Tabriz, dans l'Azerbaïdjan iranien et dont ne subsiste qu'une seule copie. «Pour son premier film, écrivait alors Chris Marker, elle est allée droit au plus irragardable: la lèpre, les lépreux», sur lesquels elle jette un regard radical, affreusement humain. Ce documentaire tourné en partie en son direct annonce la nouvelle vague iranienne, celle des Kiarostami et Makhmalbaf. «Souviens-toi que ma vie est un souffle...», écrivait la jeune femme, qui mourut à 32 ans. Ce sera sa seule œuvre cinématographique.

Expérience extrême. Autre rareté, *Demi-tarif* est un inédit de 62 minutes réalisé par la jeune actrice Isild Le Besco qui, d'emblée, transgresse les genres. Documentaire? Fiction? Performance? Ce ne sont pas des lépreux qu'elle filme mais trois enfants (7, 8 et 9 ans) livrés à eux-mêmes, comme coupés du monde.

Une petite caméra DV, telle une baby-sitter clandestine, suit leurs jeux, leurs chapardages, leurs frottements avec le monde des adultes. Juste cette voix de jeune fille qui semble lire le journal intime de cette expérience extrême... «On avait toujours fait comme ça...»

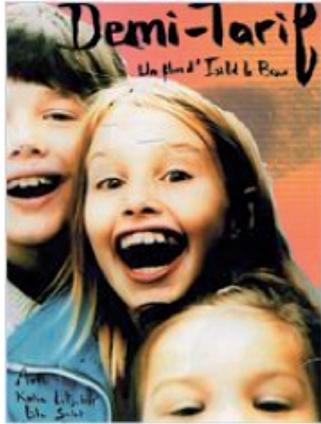
Ici aussi, on est presque dans l'«irragardable». Non parce que ces enfants sauvages deviennent rapidement des petits cochons crasseux et couverts de poux mais parce que, très vite, le film distille la peur. Qu'ils crèvent de faim, de froid? Non, peur qu'ils se perdent. Dans cette famille qui n'est plus qu'«une personne aux trois corps», dans ce monde sans frontières de jeux entre eux. Le petit Poucet, au moins, avait réussi à cacher quelques pierres dans sa poche pour retrouver son chemin. Ici, l'irragardable, c'est cette forêt inextricable et glaciale où se cache la mère. ◆

ANNICK PEIGNÉ-GIULY



ISILD LE BESCO vient de recevoir un trophée inattendu : celui du prix junior du meilleur scénario, remis dans le cadre du Festival de Paris pour *Demi-tarif*, le script qu'elle a écrit. On pourra la voir le 16 mai dans *Roberto Succo* de Cédric Kahn : elle joue Léa aux côtés de Stefano Cassetti et Patrick Dell' Isola dans cette adaptation du *Je te tue* de Pascale Froment. Isild Le Besco devrait d'ailleurs présenter le film au Festival de Cannes. Elle sera également l'héroïne d'*Un moment de bonheur*, le premier film d'Antoine Santana (assistant réalisateur chez Benoît Jacquot, notamment) tourné à Arcachon avec Sylvie Testud et Stanislas Merhar.

Demi-tarif > Critiques Presse



[Voir la bande-annonce](#)

Retrouvez les critiques de la Presse concernant "Demi-tarif".

Note moyenne : ★★★★★☆ (4) pour 16 titres de presse :

Le Nouvel Observateur	★★★★★★	Les Inrockuptibles	★★★★★☆
MCinéma.com	★★★★★★	Libération	★★★★★☆
Positif	★★★★★★	Studio Magazine	★★★★★☆
Cahiers du Cinéma	★★★★★☆	TéléCinéObs	★★★★★☆
Chronic'art.com	★★★★★☆	Télérama	★★★★★☆
Ciné Live	★★★★★☆	Aden	★★★★★☆
Cinéastes	★★★★★☆	Le Figaro	★★★★★☆
Le Monde	★★★★★☆	Première	★★★★★☆

NY ALLIANCE FRANÇAISE
WIEN : DIAGONALE
BRUXELLES : L'ÂGE D'OR
EDINBURG INTERNATIONAL FILM FESTIVAL
LOCARNO
PESARO FILM FESTIVAL
LE HAVRE (CHOIX DE FILM PAR JL GODARD)
TRIBECA
BOSTON
CROSSING EUROPE
PRIX DU 1 ER FILM
RIMINI
BUENO AIRES
MONTRÉAL
EDIMBOURG
CORÉE
PÉKIN
PRIX SPÉCIAL DU JURY À ANGERS

Production

Sangsho :
Emilie Eiselé
Tél : 06 14 78 58 26
Mail : sangsho@eisele.fr

Presse :

Tony Arnoux
Tél : 01 49 53 04 20
Mail : tony.arnoux@wanadoo.fr